



**HAL**  
open science

## ”Afin de mettre une marque en ce temps”.

Hélène Dumas

### ► To cite this version:

Hélène Dumas. ”Afin de mettre une marque en ce temps”.: Kaduha, avril 1994: un album de l’attestation.. Sensibilités : histoire, critique & sciences sociales, 2022, La guerre transmise, 10, pp.28-45. 10.3917/sensi.010.0028 . halshs-03472933

**HAL Id: halshs-03472933**

**<https://shs.hal.science/halshs-03472933>**

Submitted on 11 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Recherche

### Titre

« Afin de mettre une marque en ce temps »

Kaduha, avril 1994 : un album de l'attestation

### Auteur

Hélène Dumas

Au creux d'un épais classeur noir, défilent près de trois cents pages soigneusement agencées, répondant à l'exigence d'une *narration*. Celle du massacre de plusieurs milliers d'hommes, femmes et enfants tutsi réfugiés dans la paroisse de Kaduha au cœur de la nuit du 21 avril 1994<sup>1</sup>. Véritable objet d'attestation, l'album composé par la Sœur allemande Milgitha Kösser rassemble des fragments documentaires composites : photographies, correspondances, billets d'avions, calendrier, reçus d'appels téléphoniques, coupures de presse, récits scripturaires, chants religieux et prières. Remis peu avant son décès au Rwanda en 2016 à Jean de Dieu Mucyo, alors secrétaire exécutif de la Commission nationale de lutte contre le génocide (CNLG), il y est conservé depuis<sup>2</sup>. La première impression de chaos documentaire liée à son aspect hétéroclite s'estompe quand apparaît l'ordre minutieux de l'agencement des pages, puis les annotations manuscrites précises de la religieuse accompagnant jusqu'aux pièces d'apparence insignifiante. C'est un récit *probatoire* qui nous est donné à travers cet ego-document constitué par l'une très rares religieuses occidentales à ne pas avoir quitté le Rwanda lors des premières semaines du génocide, quand les évacuations des étrangers contribuaient à abandonner le Rwanda à un huis-clos terrifiant<sup>3</sup>. Refusant de priver de soins les malades de son centre de santé, dont les rangs allaient grossir à mesure que les blessés fuyant les tueries des communes voisines rejoignaient la paroisse de Kaduha, Sœur Milgitha est demeurée seule, en compagnie de Sœur Quirina Lengsfeld, après le départ des deux médecins algérien et allemand<sup>4</sup>. Une expérience de solitude qu'elles partagent avec les milliers de Tutsi convergeant vers le complexe paroissial situé dans une région elle-même particulièrement isolée au cœur de la préfecture de Gikongoro, dans la commune de Karambo.

Membre de la congrégation des Sœurs de Saint Clément de Münster, Sœur Milgitha était arrivée au Rwanda en septembre 1973 à la demande de l'évêque de Butare Jean-Baptiste Gahamanyi, soucieux de développer l'offre de soins médicaux dans son diocèse. Comme infirmière, elle prit donc en charge le centre de santé de Kaduha, « à 58 kilomètres du médecin le plus proche<sup>5</sup> », dans un environnement rural marqué par une pauvreté et un dénuement extrêmes<sup>6</sup>. Le centre de santé prend place dans une géographie paroissiale au

---

<sup>1</sup> Les estimations varient entre 15 000 et 18 000 victimes dans les divers documents présents dans l'album de Sœur Milgitha. La Commission nationale de lutte contre le génocide (CNLG) fait état de chiffres bien plus élevés : les corps de 47 311 victimes ont été, selon l'institution, inhumés dans le mémorial de Kaduha. Ajoutons que se trouvent dans le mémorial les corps des victimes assassinées dans les collines avoisinant la paroisse, voir CNLG, *Rwanda, 1991-1994. Planification et mise en œuvre du génocide perpétré contre les Tutsi*, Kigali, janvier 2021, p. 156.

<sup>2</sup> Née en 1936, Sœur Milgitha meurt à l'âge de 80 ans, en février 2016.

<sup>3</sup> Citons notamment le père d'origine croate, Vieko Curic, attaché à la paroisse de Kivumu (Gitarama) qui a sauvé un nombre important de personnes pendant le génocide. Il a été assassiné en 1998 sans que la lumière ait été faite sur les circonstances et les auteurs de ce meurtre. On trouvera un portrait du père Vieko Curic *in African Rights, Hommage au courage*, Londres, 2002, p. 46-55.

<sup>4</sup> Entretien avec Marie-Goretti Mukakarinda, rescapée du génocide, ancienne infirmière au centre de santé de Kaduha. Butare, 21 mai 2017.

<sup>5</sup> Sœur Milgitha, « Afin de mettre une marque en ce temps. Nous sommes assoiffés de justice et de lumière », Kaduha, 12 avril 1997, p. 4.

<sup>6</sup> La région de Gikongoro est marquée dans les années 1980 par d'importantes famines. Ainsi, « à la fin de 1993, le préfet estimait que 64 % de la population souffrait de pénurie alimentaire et que 48 % risquait en 1994 d'être

centre de laquelle s'élève une imposante église qu'entourent le presbytère, la maison des religieuses, les salles du catéchuménat, plusieurs établissements scolaires et un hôpital. Au regard de la difficulté des conditions de vie dans ces collines isolées, la paroisse représente le cœur de la vie religieuse tout en pourvoyant aux nécessités sanitaires, économiques et éducatives.

Des aléas de la vie quotidienne, on ne trouve toutefois pas trace dans l'album. Le génocide des Tutsi et, plus précisément encore, le massacre de Kaduha, est l'unique objet de cette attestation. Le système probatoire privilégié par Sœur Milgitha articule entre eux des éclats archivistiques très variés. Si les photographies<sup>7</sup> forment l'essentiel du matériau, trois récits de rescapées, puis le sien propre, complètent l'ensemble documentaire auquel s'ajoutent une liste recensant les noms et l'âge des survivants du centre de santé, celle des centaines de personnes ayant procédé à l'ensevelissement des corps à la hâte et, enfin, divers types de correspondances avec les autorités diocésaines et administratives. L'originalité du corpus convoquant des modalités documentaires aussi disparates invite à restituer le témoignage de la religieuse dans le respect de sa forme même, sans céder à la linéarité de la narration de son récit intentionnellement placé en fin de volume. Texte dont les intentions procèdent d'ailleurs d'une tout autre forme d'attestation, non plus factuelle celle-ci mais *religieuse*. En effet, le témoignage n'a d'autre vocation que de nourrir le procès en béatification de Sœur Euthymia, figure tutélaire et source d'inspiration pour la religieuse allemande<sup>8</sup>. Elle choisit de lui donner pour titre « Afin de mettre une marque en ce temps ».

À l'échelle de l'ego-document constitué par Sœur Milgitha, se dessinent avec précision les mécanismes d'une politique génocide d'une efficacité effroyable dans cette région de Gikongoro où la majorité des victimes furent rassemblées dans les paroisses et dans l'école technique de Murambi afin d'y être exterminées<sup>9</sup>. Sans prétendre établir un récit définitif et exhaustif de l'histoire du massacre de Kaduha sur la seule base de l'album de la religieuse, tentons pourtant d'entrer par sa voix, par son regard et par ses gestes, dans l'immense saccage humain, matériel et religieux transmis par la matérialité de la source qu'elle a si soigneusement constituée.

### **Kaduha, 21 avril 1994 : histoire d'un massacre**

Du 7 au 21 avril 1994, des dizaines de milliers de Tutsi originaires de la commune de Karambo mais également des localités voisines de Muko, Musange et Musebeya ont afflué vers la paroisse de Kaduha. Les chronologies différenciées des premières attaques ont contribué à grossir les rangs des réfugiés vers cette « maison de Dieu » réputée inviolable. Sans doute faut-il ajouter à cet acte de foi le souvenir des massacres importants perpétrés dans cette région du Bunyambiriri à la Noël 1963-1964, au cours desquels les enceintes sacrées avaient alors représenté un rempart efficace<sup>10</sup>. Trente ans plus tard, la fuite vers la paroisse est

---

en proie à la famine. », Human Rights Watch et Fédération internationale des droits de l'homme, *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda*, Paris, Karthala, 1999, p. 358.

<sup>7</sup> 193 photographies datées de 1992 à 1995 sont rassemblées dans l'album.

<sup>8</sup> Sœur Euthymia est béatifiée par le Pape Jean-Paul II le 7 octobre 2001. Elle devient Bienheureuse le même jour que l'archevêque arménien Ignace Maloyan assassiné en 1915 lors du génocide des Arméniens et Nikolaus Gross, journaliste et syndicaliste allemand opposant au III<sup>e</sup> Reich, torturé et pendu par les nazis en 1945.

<sup>9</sup> Les épices des massacres dans les communes composant la préfecture de Gikongoro sont pour l'essentiel des paroisses : Mushubi (7 avril), Kibeho (14 avril), Muganza (16 avril) puis Kaduha le 21 avril. Le massacre de l'école technique de Murambi eut également lieu le 21 avril. Voir notamment HRW et FIDH, *Aucun témoin ne doit survivre*, op. cit., p. 378-390 et African Rights, *Damien Biniga. Un génocide sans frontières*, « Témoin du génocide », Londres, juin 1999, p. 23-35. Si l'on s'en tient aux estimations du gouvernement rwandais, plus de 100 000 personnes ont péri dans la préfecture de Gikongoro, voir MINALOC, *Dénombrement des victimes du génocide. Rapport final*, Kigali, avril 2004, p. 21.

<sup>10</sup> Les massacres de la Noël 1963-1964 dans la région de Gikongoro ont fait l'objet de plusieurs dénonciations à l'époque de la part de certains missionnaires et d'un coopérant suisse Gilles-Denis Vuillemin. Des milliers de

également encouragée par les autorités communales et le sous-préfet, accreditant l'hypothèse d'un regroupement intentionnel en vue d'une extermination plus radicale<sup>11</sup>. Présomption étayée ensuite par une série d'événements successifs comme la soudaine surveillance des gendarmes. Commandés par l'adjudant Ildephonse Ntamwemezi, les militaires furent dans un premier temps présentés à Sœur Milgitha et aux réfugiés comme autant de garants de leur sécurité. Toutefois, les indices inquiétants se multiplient : le 18 avril, sur ordre des gendarmes, les malades les moins touchés sont contraints de quitter le centre de santé pour rejoindre l'église et ses bâtiments attenants ; les réfugiés se voient privés de toute liberté de mouvement, indispensable à la recherche de nourriture ; les attaques des miliciens se font quotidiennes, mais sont repoussées à coups de pierre. À la veille du massacre, les collines entourant la paroisse forment autant de promontoires au sommet desquels sont postés les tueurs, acheminés en nombre par le véhicule d'un commerçant de Kaduha. Complétant l'encercllement méthodique de la paroisse, de multiples barrières sont érigées, empêchant définitivement toute possibilité de ravitaillement en eau et en nourriture. Sœur Milgitha et son personnel puisent alors dans leurs stocks de vivres et de médicaments, insuffisants toutefois à satisfaire les besoins d'une foule aussi nombreuse. Cette assistance ainsi apportée aux réfugiés n'échappe pas à la vigilance des gendarmes, des autorités locales et des habitants, et la religieuse semble avoir eu pleinement conscience du danger auquel elle s'exposait :

Nous travaillions durant la journée dans le dispensaire auprès de nombreux blessés et malades et des orphelins et durant la nuit dans l'église, la maison paroissiale et les écoles, où étaient rassemblées les personnes épuisées. Avec notre personnel et quelques réfugiés encore assez forts, nous essayâmes d'aider tout le monde. Nos efforts étaient scrutés par les responsables et de nombreux Hutu infiltrés. Durant toute une semaine nous étions encerclés par les ennemis<sup>12</sup>.

Le péril paraît alors d'autant plus imminent que les menaces s'expriment dans une atmosphère d'impunité totale :

Ils se montrèrent tout autour de nous, en cercle sur les collines, surtout tard dans la soirée. Ils chantaient des chansons de guerre et poussaient des cris effrayants. Jour après jour, il y avait des pillages et des attaques, et de plus en plus de personnes furent tués<sup>13</sup>.

La mise à mort de plusieurs milliers de personnes exige une préparation minutieuse dont rendent compte ces descriptions graduées des seuils de violence franchis jour après jour. Religieuses comme réfugiés oscillent entre foi et résignation, comme Sœur Milgitha le souligne dans les dernières lignes tracées avant le récit du grand massacre de la nuit du

---

Tutsi s'étaient alors réfugiés dans les paroisses de Kaduha, Cyanika et Kibeho. Selon les estimations de la Croix rouge, 5 à 8 000 victimes périrent au cours de ces tueries systématiques à Gikongoro. Voir « L'Afrique à feu et à sang. Massacres au Rwanda. Et des chrétiens en ont leur part », *Témoignage chrétien*, 6 février 1964 ; Jean-Pierre Chrétien et Marcel Kabanda, *Rwanda, racisme et génocide. L'idéologie hamitique*, Paris, Belin, 2013, p. 145-151 ; Jean-Claude Willame, *Aux sources de l'hécatombe rwandaise*, Bruxelles, Paris, Institut africain, L'Harmattan, 1995, p. 72-77.

<sup>11</sup> HRW et FIDH, *Aucun témoin ne doit survivre*, *op. cit.*, p. 393. Selon Marie-Goretti Mukakarinda également, ce regroupement relève d'une intentionnalité évidente : « Du 8 au 15 avril, on a déployé une ruse. Les gens n'ont pas été tués sur les routes pour qu'ils se rassemblent à l'église de plus en plus nombreux », entretien cité.

<sup>12</sup> Sœur Milgitha, « Afin de mettre une marque en ce temps », *op. cit.*, p. 6. Nous faisons le choix de retranscrire la syntaxe et l'orthographe originale. Sœur Milgitha a annoté son album en français, avec toutefois quelques passages en allemand. Elle maîtrisait par ailleurs le kinyarwanda.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 6-7.

21 avril : « Tous comptaient sur l'aide de Dieu, mais en même temps nous nous préparions à mourir<sup>14</sup> ».

Terrées dans le centre de santé, les Sœurs et les infirmières tutsi assistent à l'assaut de l'église en pleine nuit. La religieuse décrit en ces termes l'attaque coordonnée des forces armées, des milices et des civils :

Vers minuit les cloches sonnèrent, les gens chantèrent le Magnificat et une agitation se répandait. Vers 2.00 hrs du matin nous avons entendu exploser des grenades. Le grand massacre avait commencé. En 9 heures environ, 15 000 personnes étaient tuées de façon la plus cruelle. Et ceci sur le seuil même de notre maison. [...] Le 21 avril 1994 vers 16.00 hrs un calme total se répandit. Tous étaient morts – dans l'église, dans le Catéchuménat, dans la maison paroissiale, dans toutes les écoles primaires de Kaduha, dans l'atelier<sup>15</sup>.

De même, Bernadette Uwamariya, cachée dans le centre de santé, a observé les hordes de tueurs fondant sur la paroisse :

Donc le 21/04/1994, le jour de tuer nos gens j'étais au Centre de santé. On regardait à travers les fenêtres les gens qui étaient habillés avec des feuilles de bananier avec les machettes dans la main en train de tuer les gens. Pour nous qui n'avions pas l'espoir de vivre, nous étions morts intérieurement<sup>16</sup>.

L'extermination des Tutsi de Kaduha s'étend donc sur un temps particulièrement long. Déclenché par les tirs de grenades, le feu est alimenté sans relâche toute la nuit. Le colonel Aloys Simba<sup>17</sup> en personne vient au petit matin s'assurer du réapprovisionnement en munitions afin d'achever les derniers survivants. À 16 heures, les militaires cèdent la place à d'autres tueurs munis d'armes blanches.

Seul le centre de santé et l'hôpital sont épargnés par les explosions. Sœur Milgitha attribue ce « miracle » à l'intercession de « sa » protectrice, Euthymia, dont elle conserve précieusement l'image pieuse dans la poche de son tablier. Pourtant, c'est moins le scrupule religieux que la corruption qui a retenu la main des tueurs. Par deux fois au moins, la religieuse a monnayé grâce à d'importantes sommes d'argent la protection de son dispensaire où étaient cachés une centaine de Tutsi<sup>18</sup>. Ces réfugiés étaient dans leur majorité des enfants et des jeunes, âgés d'un mois à 20 ans<sup>19</sup>, auxquels s'ajoutaient les membres du personnel du

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>16</sup> Bernadette Uwamariya, « L'attitude de la maison Euthymia pendant le génocide qui a eu lieu au Rwanda en avril 1994 », tapuscrit composé de cinq feuillets, n.d. mais probablement recueilli en partie en 1995 par la journaliste britannique Lindsey Hilsum laquelle réalise un film documentaire contenant ce témoignage l'année suivante, « Rwanda, the Betrayal », Blackstone Film, Channel 4, p. 3.

<sup>17</sup> ICTR-2001-76-T, *Le procureur contre Aloys Simba, jugement portant condamnation*, 13 décembre 2005, paragraphes 164-178. Condamné à 25 ans en 2005, sa peine s'est vue confirmée en appel en 2007. Il a toutefois bénéficié d'une libération anticipée en janvier 2019. Aloys Simba incarne une figure importante du cercle extrémiste formé autour du président Habyarimana dont il est le compagnon d'armes, l'un des « camarades du 5 juillet » ayant porté ce dernier au pouvoir en 1973. En 1994, il jouit toujours de son aura militaire et politique ainsi que de l'appui de son solide réseau au cœur du pouvoir central.

<sup>18</sup> Témoignage de Vénantia Mukanubaha, p. 3. Tapuscrit composé de quatre feuillets traduits du kinyarwanda par Stany Gasasira, n.d., mais probablement rédigé en 2006 afin d'écarter les accusations portées contre Sœur Milgitha devant les *gacaca*. Les deux principales accusations formulées contre elle concernent l'expulsion de certains malades du centre de santé le 18 avril et qui furent ensuite assassinés à l'église ainsi que l'ensevelissement de centaines de corps entre le 23 et 26 avril sous la supervision de l'adjudant Ildephonse Ntamwemezi.

<sup>19</sup> Le 12 mai 2006, Sœur Milgitha dresse la liste des survivants et des survivantes du génocide du centre de santé en plus des personnels demeurés avec eux. Sur les 103 noms inscrits sur cette liste, 74 sont des enfants âgés d'un

centre de santé, de l'hôpital, et certains élèves de l'école agrovétérinaire voisine. Parmi eux, beaucoup ont réchappé au massacre du 21 avril, comme cette jeune femme alors âgée de neuf ans :

Le chef leur a ordonné de sortir pour revenir plus tard voir s'il n'y a pas de survivants pour les achever. J'entendais tout ce qu'ils disaient et j'ai attendu que tout soit calme pour sortir des cadavres qui jonchaient le sol. Je suis sorti avec une autre fillette de mon âge pour tenter d'aller chez Sœur Milgitha. À la cour comme à l'église où nous passions il y avait des petits enfants qui étaient encore leurs mamans mortes. [...] Nous avons erré parmi les cadavres sans savoir quoi faire et à la fin nous avons trouvé un domestique de Sœur Milgitha qu'elle avait envoyé pour lui amener les enfants qui étaient encore vivants et qui se trouvaient parmi les cadavres<sup>20</sup>.

Deux jours après l'interminable assaut de la paroisse, les deux religieuses allemandes se hasardent hors de leur maison, à la recherche des survivants. Le geste de secours est ici indissociable de celui de l'attestation. En effet, au cours de ces actions de sauvetage, Sœur Milgitha est munie d'un appareil photo. Grâce à lui, elle restitue dans son album une série de 26 clichés datés du 22, 23 et 24 avril 1994.

Contrairement à un lieu commun tenace, le génocide des Tutsi ne s'est pas déroulé « en direct », sous l'œil des caméras internationales, à plus forte raison dans une région aussi difficile d'accès que Kaduha<sup>21</sup>. En outre, les photographies de la religieuse appartiennent à une catégorie plus rare encore : celle des images amateurs<sup>22</sup>. Elles se veulent autant de preuves du massacre, autant de preuves du saccage impitoyable qui s'est alors déployé sur le corps des hommes, des femmes, des enfants mais aussi sur les lieux et les objets du sacré, sur les bâtiments paroissiaux enfin, littéralement mis à sac. Attestation de la violence nue, ces clichés défient toute possibilité de description. Ils autorisent toutefois une interprétation des choix probatoires opérés par Sœur Milgitha. C'est d'abord l'église qui est objet de son attention, les premières photographies datant du 22 avril – soit le lendemain même du massacre – représentant une façade latérale, puis l'intérieur de l'édifice. Sans surprise, la profanation du sacré occupe une place centrale dans son corpus : le 24 avril, un cliché assorti de la note manuscrite suivante « Église Kaduha devant les saintes sacrements » montre l'autel couvert de débris, une large tache de sang maculant le mur, à l'endroit où la Croix s'élève. Prises à la même date, deux photographies sont réunies sur une même page de l'album : une image pieuse du Christ jetée à même la boue, au milieu de déchets épars, puis une Vierge surgie de monceaux de papiers renversés par un pillage méthodique. Ses mains sont coupées. De cette statue amputée, Sœur Milgitha écrit : « Les 2 mains a été trempé avec les sang des corps qu'on a tué !! » Cette Vierge mutilée n'est pas seule témoin du massacre pour la

---

mois à 20 ans. Voir « Liste des personnes tenues, occupées et sauvées pendant le génocide de 1994 par les Sœurs de la Miséricorde / Centre de santé de Kahuda où elles sont arrivées à partir du 6/04/1994 et dont une partie a été évacuée par les militaires français le 23/06/1994 et une autre partie le 07/07/1994. » Assortie d'une mention manuscrite, « Les rescapées du centre de santé Kaduha 1994-Avril », fait à Kaduha le 12/05/2006. Précisons ici que l'évacuation du 23 juin 1994 correspond au sauvetage de 60 enfants par l'ONG suisse Terres des hommes, l'arrivée des hommes de l'opération Turquoise à Kaduha datant quant à elle du 7 juillet.

<sup>20</sup> Témoignage de Vénantia Mukanubaha, , témoignage cité, p. 2.

<sup>21</sup> On trouvera une étude circonstanciée sur les images du génocide – essentiellement produites par des photojournalistes – dans le livre de Nathan Rera, *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique. Les médias, la photographie et le cinéma à l'épreuve du génocide des Tutsi (1994-2014)*, Dijon, Les Presses du réel, 2014, en particulier le premier chapitre.

<sup>22</sup> Figurent parmi ces images amateurs des rushs d'une vidéo tournée à Kigali le 13 mai 1994, retrouvée par le juge d'instruction belge Damien Vandermeersch lors d'une commission rogatoire internationale en 1995. Celles-ci seront utilisées lors du procès en Belgique en 2009 du responsable national des *Interahamwe*, Ephrem Nkezabera. On peut en voir certaines séquences dans le film de Marie-France Collard, *Bruxelles-Kigali*, Groupov, 2011.

religieuse, qui ajoute une autre image : celle d'une statue plus imposante, marquant l'entrée de la paroisse. Cette dernière ne porte la marque d'aucune offense perceptible, elle est intacte. C'est pourtant à ses pieds, sous son regard, entre ses mains ouvertes, que furent assassinés les victimes capables de monnayer leur assassinat par balle plutôt que par les lames des machettes ou les clous des gourdins<sup>23</sup>.

Portes et fenêtres arrachées, parapets de briques effondrés, murs et sols de ciment forés d'éclats de grenades, cloisons éclaboussées de sang : la dévastation des bâtiments occupe également l'attention photographique de Sœur Milgitha, prouvant l'extrême violence de l'attaque de la nuit du 21 avril. Au milieu des clichés du saccage matériel, apparaît l'image presque incongrue d'un frigidaire. La légende dissipe aussitôt cette impression d'étrange trivialité : « 24.04.1994. On a trouvé un enfant vivant dans les frigidaire ! » Au fil de l'album, émergent les portraits photographiques de petits survivants : deux enfants grièvement blessés trouvés dans des trous, un garçonnet terré dans le clocher de l'église, un autre enterré vivant dans le jardin de la maison des Sœurs, ses cheveux seuls dépassant du sol<sup>24</sup>. D'autres types de documents nourrissent ces éclats biographiques de la tragédie du génocide : comme ce fragile morceau de papier dont on devine à la graphie empesée qu'il a été rédigé à la hâte. Signé de l'abbé Léodomir Mudaheranwa et daté du 22 mai 1994, il accompagne le refuge d'une fillette au centre de santé. Ses mots griffonnés au milieu du danger, les voici :

Sœur Milgitha,

Ce matin en quittant ici, je vois à votre porte un enfant qui veut te voir : c'est une réfugiée, longtemps elle s'est cachée, mais hier là où elle était on l'a chassée. Alors elle a entendu que tu accueilles des enfants réfugiés. Moi je ne pouvais pas la laisser derrière la porte parce qu'on pouvait la tuer. Que faire ! Je vous l'amène, vous ferez ce que vous pouvez. Abbé Léodomir<sup>25</sup>.

D'autres portraits succèdent aux photos prises pendant le génocide, racontant d'une manière différente le destin des survivants du centre de santé. Ainsi trois clichés d'apparence anodine montrent-ils une jeune femme, un timide sourire aux lèvres, posant devant l'objectif de la religieuse. Un regard plus attentif distinguera ensuite le lieu dans lequel elle présente son visage à la photographe : une latrine. Sous les clichés, une légende, tracée en français et en allemand : « Sauvée d'une latrine. Paroisse Kaduha. Après 13 jours on la enlever trop épuisé et plain d'odeur de W-C. Elle vit à Butare-bien mariée ». Ici, l'attestation des conditions atroces de la survie de la jeune femme se mêle à l'évocation d'une existence plus heureuse dans l'après-coup. L'exercice est répété plusieurs fois dans l'album, suggérant le maintien des liens entre Sœur Milgitha et les rescapés.

Ces esquisses photographiques de parcours individuels s'achevant sur un épilogue moins tragique ne teintent toutefois pas l'album d'une forme de mièvrerie. Sœur Milgitha n'est pas parvenue à sauver tous les survivants du massacre du 21 avril. Cet échec, elle en atteste également. Une photo, sans doute la plus terrible de l'album, signe son impuissance face à la détermination des tueurs. En s'aventurant à l'extérieur de son domicile et de son dispensaire, Sœur Milgitha s'était attirée le courroux des miliciens. Elle raconte :

---

<sup>23</sup> La légende précise en effet : « La Statue-Vierge-Maria devant l'entrée Paroisse Kaduha ! Ici on a tué beaucoup les Tutsi par les fusils pour l'argent !!! ». Sœur Milgitha évoque également ces transactions macabres dans un article paru dans la presse allemande, voir Asmus Hess, « “Und trotzdem : Gott war da” » [« Et pourtant, Dieu était là »], *Brigitte*, avril 2002, p. 119. Traduction de l'allemand : Juliette Bour. Je tiens à remercier Juliette Bour et Nicolas Rault pour leur aide précieuse dans l'exercice de traduction de l'allemand.

<sup>24</sup> Outre les photos de ces enfants, les circonstances de leur sauvetage sont également relatées par Sœur Milgitha dans l'article de *Brigitte*, art. cité., p. 119.

<sup>25</sup> Le comportement exemplaire de l'abbé Léodomir Mudaheranwa nous a été confirmé par Marie-Goretti Mukakarinda qui l'a qualifié de « *imfura y'u Rwanda* », c'est-à-dire de personne d'honneur, entretien cité .

Le 23 avril, je quittais comme tous les jours, seulement accompagnée de nos gardiens la maison – sans protection policière – pour chercher des survivants. D’abord nous étions salués par un grand nombre d’*interahamwe* (jeunes). Ils surveillaient, munis de machettes et de massues, les environs des bâtiments. Ils étaient assis parmi les cadavres et attendaient des survivants. En ce moment-là mon apparition ne leur a du tout plu. Je me suis introduite et j’ai affirmé de ne pas être armée. Ils m’ont suivie jusqu’à mi-chemin de la Maison Euthymia et ont continué à chercher des Tutsis. Très calmement, je leur ai répondu que je ne connaissais que des Rwandais<sup>26</sup> !

L’aplomb de la religieuse n’entame guère l’énergie meurtrière des assassins. À la recherche de rescapés au milieu du charnier, Sœur Milgitha découvre une femme grièvement blessée, rampant au sol, incapable de marcher et soulevant avec peine sa tête couverte de plaies. À la hâte, elle commande à ses employés d’apporter un brancard de fortune pour l’acheminer au centre de santé. Mais les tueurs aux aguets ont accouru : « Nous n’avons pu que nous enfuir et avons dû laisser la femme étendue là. Je les ai entendu la tuer avec des machettes<sup>27</sup> ». Son image subsiste dans l’album, quelques minutes avant sa mort. Sœur Milgitha justifie par la nécessité de l’attestation ce geste photographique : « Je devais prendre la photo, personne d’autre n’aurait cru que tout cela était arrivé<sup>28</sup> ».

L’impératif probatoire s’inscrit ici dans une parenté irréfragable avec l’exigence d’action. Non sans danger. Celui-ci se révèle sans doute d’autant plus grand que l’attestation-action de Sœur Milgitha se déroule dans un huis-clos imperméable à tout secours extérieur. En l’absence même de Dieu ?

### **Abandonnés des hommes, abandonnés de Dieu ?**

Le soin de conservation documentaire marquant l’ensemble de l’album se porte dès les premières pages sur deux récépissés de communication téléphonique datés du 10 avril 1994 à destination d’une correspondante allemande, la supérieure de l’ordre de Saint Clément à Münster. À deux reprises, Sœur Milgitha a alerté sa hiérarchie afin de demander de l’aide « pour les fuyards errants dans Kaduha ». Il semble également que son appel ait été transmis au ministère des Affaires étrangères puis au Chancelier Helmut Kohl lui-même. Sur la page suivante, la photographie de l’église dévastée et emplie de corps dit la vanité de l’alerte sonnée dix jours plus tôt en Allemagne. Dépourvue de tout soutien diplomatique, la religieuse ne peut davantage s’appuyer sur le clergé rwandais. Une survivante du centre de santé résume cette absence par une formule lapidaire : « Durant ce temps du génocide, on dirait que l’Église n’existait pas<sup>29</sup> ! » Les 7 et 8 avril, quand les violences ont pris pour cibles les Tutsi de la commune voisine de Muko, inaugurant les premières fuites vers Kaduha, la paroisse n’était plus sous l’autorité de son prêtre. L’abbé Jean-Marie Vianney Niyirema avait été assassiné dès le 7 avril au Centre Christus, avec l’ensemble des pasteurs tutsi du diocèse de Gikongoro venus à Kigali quelques jours plus tôt accompagner leur évêque Augustin Misago en partance pour Rome<sup>30</sup>. Ce dernier, nommé à la tête du nouveau diocèse de Gikongoro en 1992, ne comptait pas parmi les figures familières de Sœur Milgitha, manifestement plus

---

<sup>26</sup> Sœur Milgitha, « Afin de mettre une marque en ce temps » *op. cit.*, p. 8.

<sup>27</sup> Asmus Hess, « “Und trotzdem : Gott war da” » [« Et pourtant, Dieu était là »], *Brigitte*, article cité, p. 119. De même, la légende de la photo indique : « Madame, on la trouvée en dessous du cadavre vivant !! On la préparé pour la transporter au Centre de Santé. Mais les Interahamwe sont venu pour la tuer !! »

<sup>28</sup> Asmus Hess, « “Und trotzdem : Gott war da” » [« Et pourtant, Dieu était là »], *Brigitte*, article cité, p.119.

<sup>29</sup> Bernadette Uwamariya, « L’attitude de la maison Euthymia... », , témoignage cité, p. 4.

<sup>30</sup> Marie-Goretti Mukakarinda, entretien cité. Sur le massacre du Centre Christus de Remera, voir le témoignage d’un moine, Victor Bourdeau, daté du 16 avril 1994, « Journées d’horreur vécues à Kigali du 7 au 12 avril 1994 », tapuscrit composé de 6 pages, archives de Jean-Pierre Chrétien.



attachée à l'évêque de Butare Jean-Baptiste Gahamanyi – lui-même originaire de Kaduha – avec lequel elle entretenait des liens d'estime mutuelle depuis plus de vingt ans<sup>31</sup>. Mais trop éloigné de la paroisse et privé de l'étendue de son pouvoir car lui-même menacé comme Tutsi, Mgr Gahamanyi est réduit à l'impuissance.

À l'évêché de Gikongoro, le secours espéré ne se manifesterait guère. On trouve à ce titre une lettre de Mgr Misago adressée à Sœur Milgitha, écrite plus d'un mois après le grand massacre du 21 avril et exposant les raisons pour lesquelles il n'aurait pas trouvé le temps de s'enquérir de sa sécurité et, surtout, de celle de ses protégés. Jamais il ne leur a rendu visite, jamais il n'a manifesté par sa présence son autorité protectrice<sup>32</sup>. Dans la missive de l'évêque, l'indifférence se conjugue à un jugement pour le moins curieux concernant les comportements des deux prêtres présents à la paroisse, que tout oppose. Ainsi considère-t-il avec la même sévérité l'attitude du premier, détournant l'aide alimentaire destinée aux réfugiés et portant assistance aux tueurs, et celle du second, dispensant la nourriture avec sollicitude et sauvant les enfants survivants du charnier. Dans les deux cas, les sources sont pourtant unanimes pour souligner les manières d'agir radicalement différentes des deux pasteurs catholiques. Quand l'abbé Léodomir Mudaheranwa s'emploie à mettre les enfants survivants à l'abri au centre de santé, l'abbé Athanase Robert Nyandwi fait preuve d'une franche hostilité aux Tutsi rassemblés à la paroisse. Celle-ci s'exprime au cœur même de ses homélies d'après le récit de Marie-Goretti Mukakarinda : « Le dimanche 17 avril, Nyandwi a célébré la messe pour les réfugiés. Cette messe était une façon de les humilier, il leur a dit : "Vous ne savez pas pourquoi vous êtes menacés ? Mais c'est à cause de votre méchanceté"<sup>33</sup> ! » ». Parallèlement aux sarcasmes lancés en pleine célébration, le prêtre investit son zèle dans un commerce particulièrement lucratif. En effet, les témoignages convergent pour décrire sa prévarication, ce dernier détournant les vivres fournis par la Caritas. À mesure que la situation des réfugiés se détériore, le kilo de riz se négocie à prix d'or, l'abbé Nyandwi engrangeant le bénéfice de ses extorsions répétées<sup>34</sup>. Tous les survivants dont les témoignages sont réunis dans l'album gardent le souvenir des spoliations orchestrées par l'homme d'Église affaiblissant un peu plus une foule déjà chancelante de faim : « La Caritas a intervenu et a donné du riz. Pourtant, le Prêtre qui était à la Paroisse Nyandwi Athanase ne l'a pas distribué aux réfugiés comme prévu. C'était drôle et honteux pour ceux qui voyaient cela<sup>35</sup> ! » Sa rapacité s'est traduite ensuite par des dénonciations, en appui de l'entreprise d'extermination. Une rescapée rend compte en ces termes de l'art de la ruse employé par l'abbé pour venir en aide aux tueurs le 21 avril :

C'est à ce moment-là que je me suis séparée de mes parents et je courais de gauche à droite sans savoir où aller. J'ai grimpé une des arbres fruitiers de l'Abbaye [le presbytère], aussitôt j'ai aperçu les miliciens *interahamawe* venir à moi et j'ai

---

<sup>31</sup> On trouvera notamment une lettre chaleureuse signée de Mgr Gahamanyi – également en danger pendant le génocide comme tutsi – adressée à Sœur Milgitha le 22 juillet 1994, rendant grâce au Seigneur « pour avoir permis d'appeler [sa] famille religieuse dans le diocèse. Il y voyait tout le bien [qu'elle allait] procurer aux plus pauvres, aux plus démunis, aux malades, aux infirmes, tous objets de sa tendresse ».

<sup>32</sup> Cette absence a été reprochée par le Ministère public à Mgr Misago lors de son procès. Voir services du Secrétariat général de la conférence épiscopale du Rwanda, compte-rendu de la 7<sup>e</sup> audience devant la Chambre spécialisée du Tribunal de grande instance de Kigali, du 29 septembre 1999, p. 51. Mgr Misago fut finalement acquitté en 2000. Il est décédé en 2012.

<sup>33</sup> Marie-Goretti Mukakarinda, entretien cité. Elle avait déjà souligné les humiliations infligées aux réfugiés par le prêtre lors de la messe du 17 avril dans un témoignage publié en 1995, voir African Rights, *Rwanda. Death, Despair and Defiance*, Londres, 1995, p. 327. Selon cette dernière, ce prêtre aurait trouvé refuge en France.

<sup>34</sup> D'après un témoignage recueilli par African Rights en 1995, avant le génocide un kilo de riz se négociait à 5 francs rwandais (FRW), tandis que lorsque les réfugiés ont afflué vers la paroisse, le prix s'est élevé à 70 FRW sous l'effet de la spéculation crapuleuse de l'abbé Nyandwi. *Ibid.*, p. 316.

<sup>35</sup> Bernadette Uwamariya, « L'attitude de la maison Euthymia... », témoignage cité, p. 2.

descendu, j'ai rejoint l'Abbé Nyandwi JMV [il s'agit d'une erreur sur le prénom] qui se tenait debout devant sa maison et je lui ai demandé de me cacher, il m'a conduit dans une des salles de son Abbaye [le presbytère] où j'ai trouvé beaucoup d'autres réfugiés. À l'extérieur, les miliciens étaient en train de fouiller les poches des cadavres et les dépouiller de leurs vêtements que certains miliciens s'approprièrent. Quand l'Abbé Nyandwi a vu que les massacres étaient presque terminés à l'extérieur, il est allé appeler les miliciens pour venir tuer tous ceux qui croyaient avoir trouvé un refuge chez lui<sup>36</sup>.

Grièvement blessée à la tête, la jeune survivante, alors âgée de neuf ans, se dissimule sous les corps avant de rejoindre le centre de santé.

Trahie par les membres de sa propre Église, Sœur Milgitha doit également redoubler de prudence face à ses employés, comme en ce 22 avril où les gardiens du centre de santé livrèrent aux miliciens plusieurs malades<sup>37</sup>. Aucun secours à escompter non plus de la part des autorités locales. Préfet, sous-préfet, bourgmestre semblent s'être rangés derrière le nouvel ordre génocide. Ainsi Sœur Milgitha déplore-t-elle « la léthargie totale [des] autorités et même [du] Diocèse de Gikongoro et [de] la Paroisse de Kaduha<sup>38</sup> ». Au cœur de cet isolement absolu, tant de fois souligné dans son témoignage scripturaire, la religieuse dispose d'une marge de manœuvre tenue à l'extrême pour éloigner les tueurs. Elle accède ainsi à certaines des exigences de l'organisateur du massacre, l'adjudant Ildephonse Ntamwemezi : un bain chaud, le don d'une image pieuse, un véhicule... On trouve la signature de ce dernier au bas d'un document recensant les centaines de personnes mobilisées pour enterrer les corps des victimes entre le 22 et le 26 avril. Une liste interminable, exprimant à travers le nombre de ces fossoyeurs de fortune l'étendue de la tuerie. Mais si le gendarme inspecte les opérations d'ensevelissement, c'est Sœur Milgitha qui paie les hommes assignés à cette tâche. Celle-ci a alors pleinement conscience du traitement dégradant infligé aux dépouilles :

Entretemps on enterra les morts dans des fosses communes, malheureusement sans aucune dignité, de manière que les cochons et d'autres animaux sauvages pouvaient les déterrer et les dévorer. Des meutes de chiens et de chacals se nourrissaient de cette proie facile. Vu la situation inhumaine, nous mettions un groupe de travailleurs à l'œuvre, afin de prendre bon soin des fosses communes<sup>39</sup>.

Un « bon soin » précaire restitué dans l'album par une série de clichés retraçant les exhumations impressionnantes opérées en février 1995, afin d'offrir une sépulture un peu plus décente aux victimes<sup>40</sup>.

Isolée du monde, témoin du massacre perpétré au cœur même des édifices religieux par des catholiques sur d'autres catholiques alors même que le Magnificat s'élevait dans l'église elle-même, Sœur Milgitha admet avoir douté, *douté* de la présence de Dieu. Bien vite, ses seules « défenses, le Rosaire et la Croix<sup>41</sup> » lui apparaissent comme dérisoires. Quand le silence accable la paroisse après les longues heures emplies du fracas des armes, elle confesse : « Il me sembla que Dieu nous avait quitté<sup>42</sup> ». Sa foi est alors ébranlée au point de bouleverser le sens même des textes sacrés :

---

<sup>36</sup> Témoignage de Vénantia Mukanubaha, témoignage cité, p. 2.

<sup>37</sup> Sous l'effet de la spéculation crapuleuse de l'abbé Nyandwi. *Ibid.*, p. 316.

<sup>38</sup> Bernadette Uwamariya, « L'attitude de la maison Euthymia... », témoignage cité, p. 4.

<sup>39</sup> Sœur Milgitha, « Afin de mettre une marque en ce temps... », *op. cit.*, p. 6.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>41</sup> 27 photos au total représentent le processus d'exhumation des fosses communes dans l'ensemble de la paroisse.

<sup>42</sup> Sœur Milgitha, « Afin de mettre une marque en ce temps », *op. cit.*, p. 8.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 8.

Nous étions à peine en état de dire nos prières. Les textes des psaumes nous rappelaient l'image atroce des hommes, femmes et enfants massacrés, dont le sang s'était mélangé aux eaux de pluies<sup>43</sup>.

Menacée par les tueurs, par l'abbé Nyandwi en particulier, Sœur Milgitha a quitté précipitamment Kaduha le 15 juin 1994, laissant ses protégés aux soins du médecin de l'hôpital voisin, le docteur Gasana. Il semble qu'elle ait également parié sur l'appât du gain de certains responsables miliciens et militaires pour assurer la protection des Tutsi réfugiés dans son dispensaire, leur promettant de monnayer très cher, et en Deutschemark, leur éloignement. Plus tard, après le génocide, après le sauvetage des enfants cachés au centre de santé<sup>44</sup>, après les retrouvailles avec son personnel survivant, après son retour à Kaduha en septembre 1994 enfin, la religieuse puise de nouveau dans sa spiritualité afin de donner sens à sa terrible expérience : « Il y a 2 000 ans, un homme est mort sur la croix pour tous. Ici, tous sont morts pour un seul. Les morts sont des saints<sup>45</sup> ».

Véritable document probatoire pourtant construit en dehors de toute intention judiciaire, l'album constitué par la religieuse met à nu la terrible matérialité du génocide des Tutsi. Au fil des pages se donne à voir l'immense saccage déployé sur les corps, sur les lieux et les objets du sacré. Pour peu que l'on consente à le regarder de près, à ne pas détourner les yeux, à ne pas feuilleter à la hâte les clichés les plus insoutenables, Sœur Milgitha fait de nous les témoins du déploiement de violence inouï organisé minutieusement par les autorités civiles et militaires contre les Tutsi réfugiés dans la paroisse de Kaduha. En ce 21 avril 1994, ni les hommes, ni les femmes, ni les enfants, ni même les icônes religieuses ne furent épargnés. Le Magnificat s'élevant de l'église aux premières heures du jour n'a pas ébranlé le scrupule religieux des tueurs également catholiques. Ainsi l'un deux exigera-t-il de Sœur Milgitha qu'elle lui offre une image de la Vierge quelques jours après le massacre.

Dans le huis-clos de la paroisse, l'église n'a pas représenté le rempart spirituel tant espéré des victimes. Au cœur même de son enceinte, la vie devient objet de spéculation quand une mort estimée moins cruelle se paie à prix d'or, aux pieds de la statue de la Vierge. Témoin de la subversion radicale de toutes les valeurs religieuses, Sœur Milgitha atteste par sa minutie documentaire la puissance d'une utopie exterminatrice qui justifia la mise à mort d'un million de personnes entre avril et juillet 1994.

Hélène Dumas  
*Historienne, CNRS (CESPRA-EHESS)*

---

<sup>43</sup> *Ibid.* p. 10.

<sup>44</sup> 60 des 80 enfants cachés au centre de santé ont été évacués par l'ONG Terres des hommes le 23 juin 1994, après que Sœur Milgitha a alerté l'association lors de son passage au Burundi avant son retour en Allemagne le 26 juin.

<sup>45</sup> Asmus Hess, « "Und trotzdem : Gott war da" » [« Et pourtant, Dieu était là »], *Brigitte*, article cité, p.117.